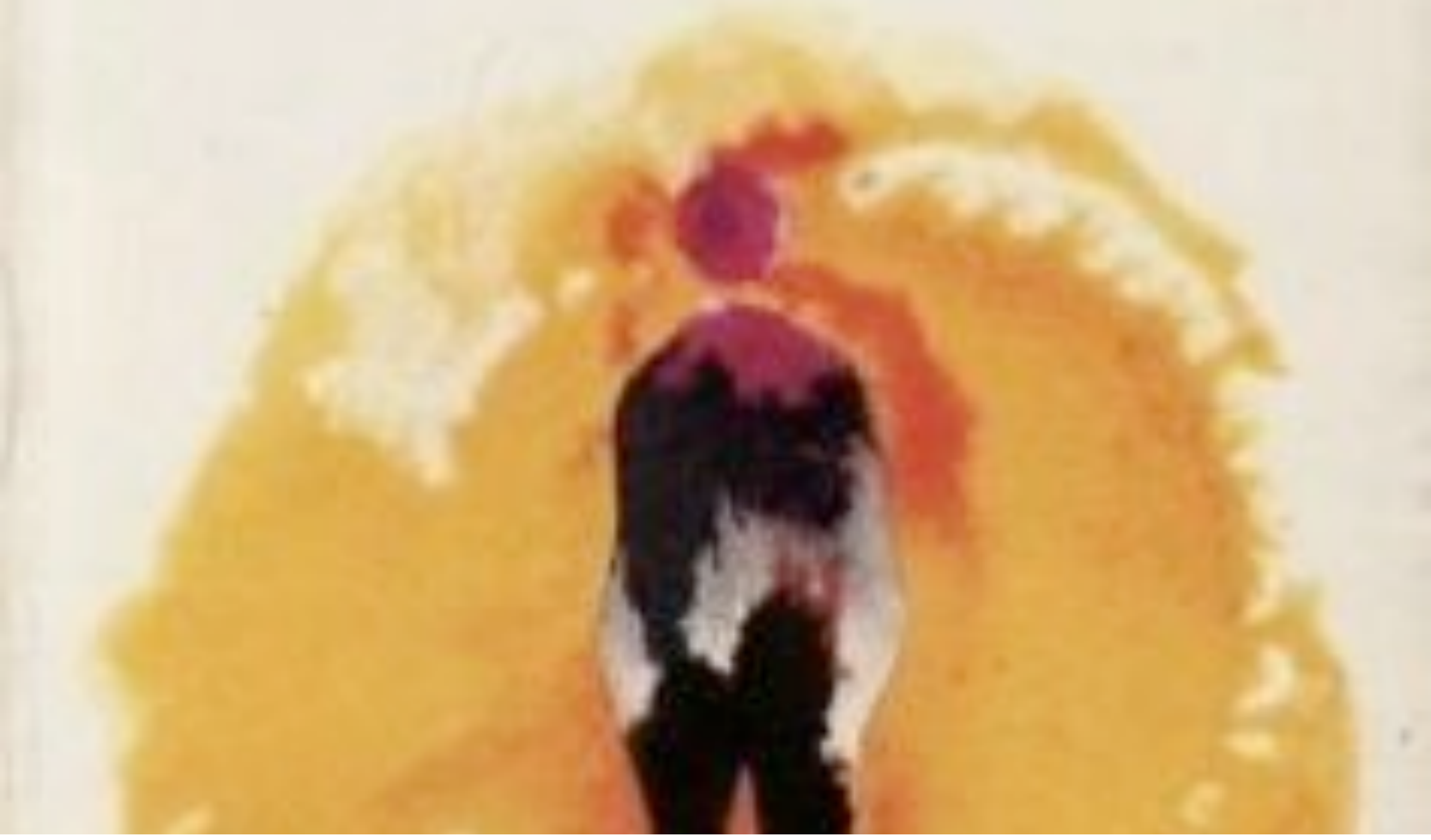


Séquence I : L’homme face au sentiment de l’absurdité

Étape 2 : Étude de *L’Étranger* d’Albert Camus

Séance 5

Présentation de Camus ;
introduction à *L'Étranger*

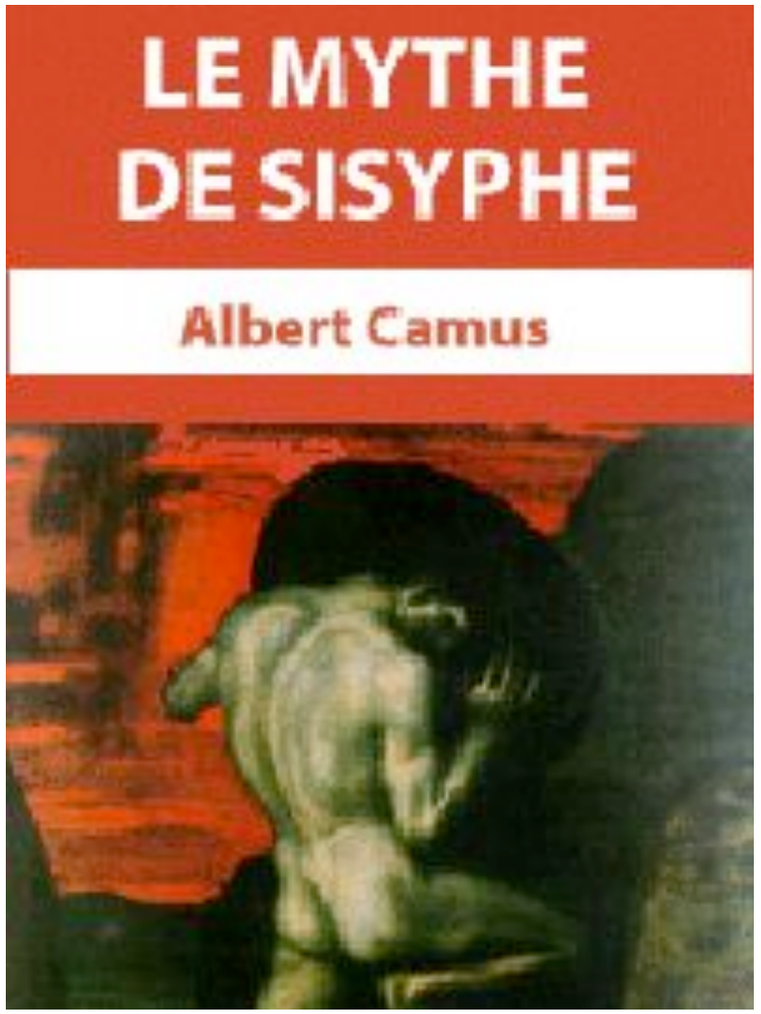
Albert Camus

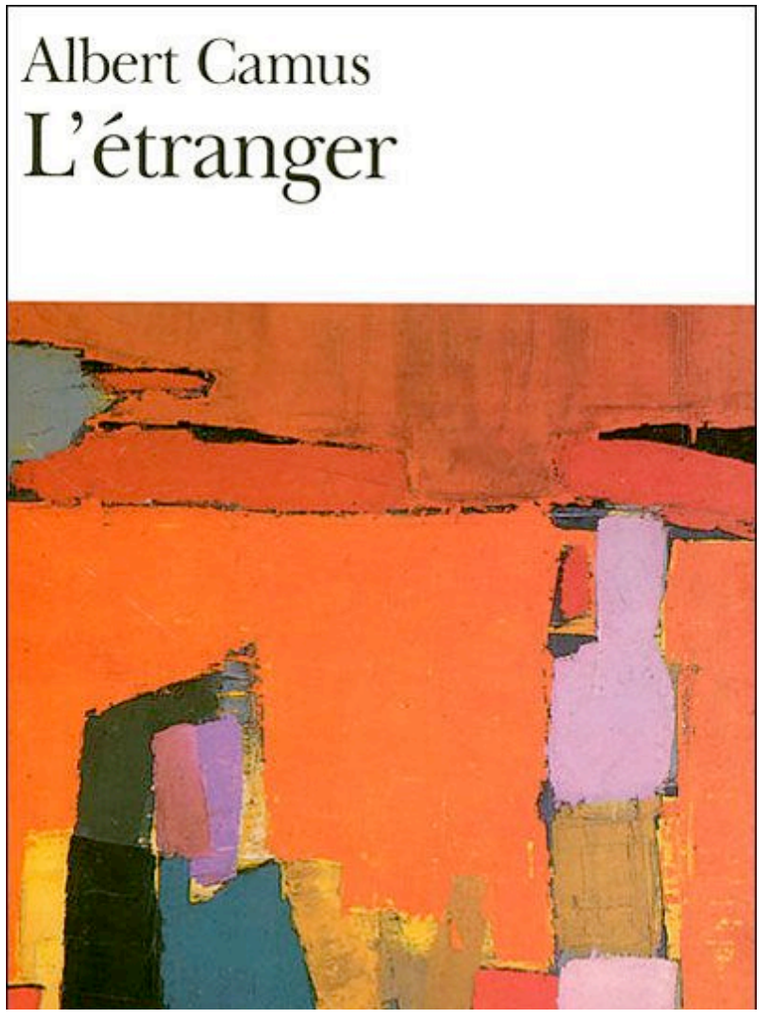
1913-1960

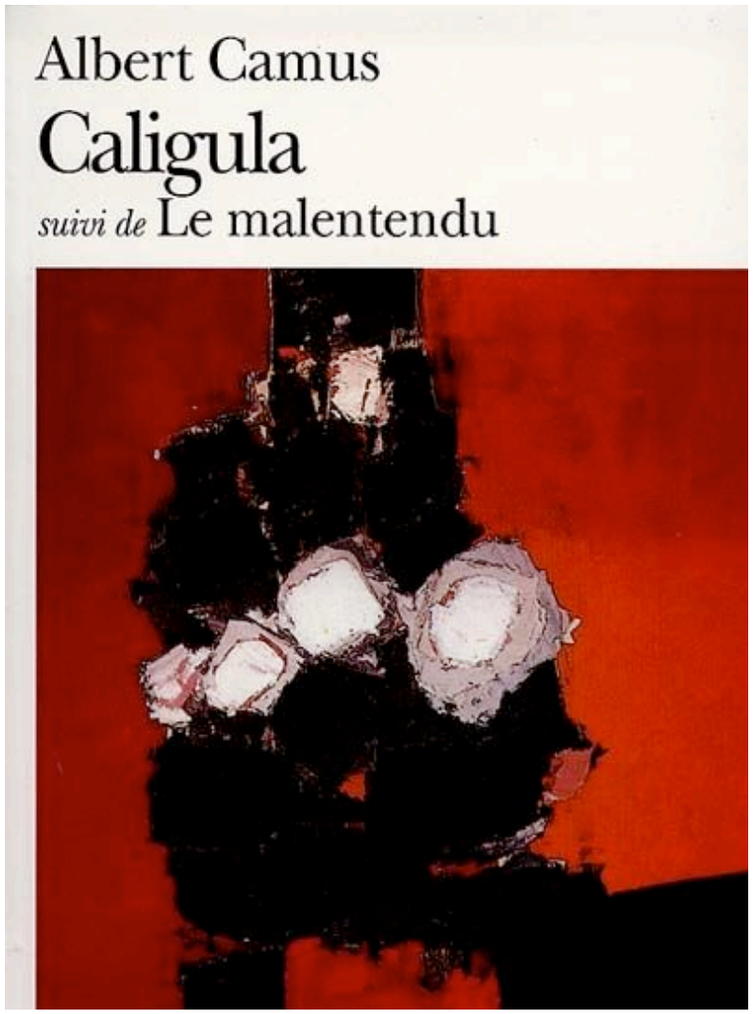
Ci-dessus : le quartier de Belcourt, à Alger. En haut à droite : stèle gravée par Camus dans les ruines romaines de Tipasa : *« Je comprends ici ce qu'on appelle gloire, le droit d'aimer sans mesure ».*

COMBAT
LE JOURNAL DE PARIS
ÉDITION SPÉCIALE
ALBERT CAMUS EST MORT
Une conscience contre le chaos
L'Étranger
Comprendre son époque

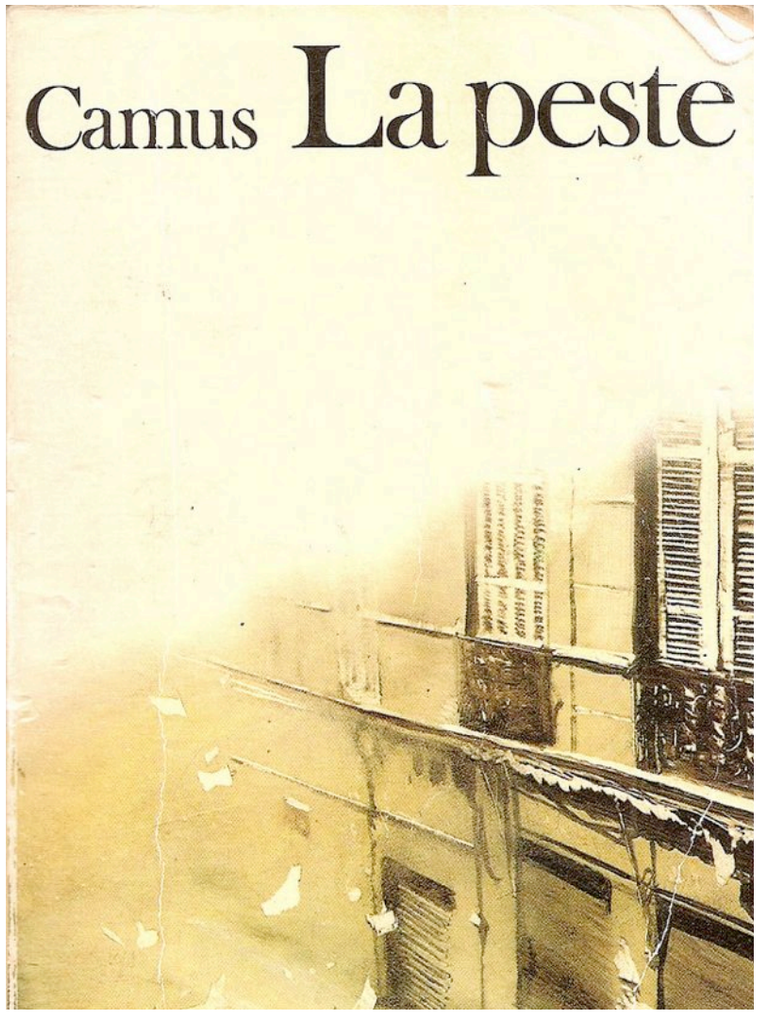
Ci-dessus : Camus Prix Nobel de Littérature en 1957. En haut à droite : avec l'équipe d'*Alger Républicain.* À droite au milieu : la Facel Vega conduite par Michel Gallimard dans laquelle Camus trouve la mort en janvier 1960.

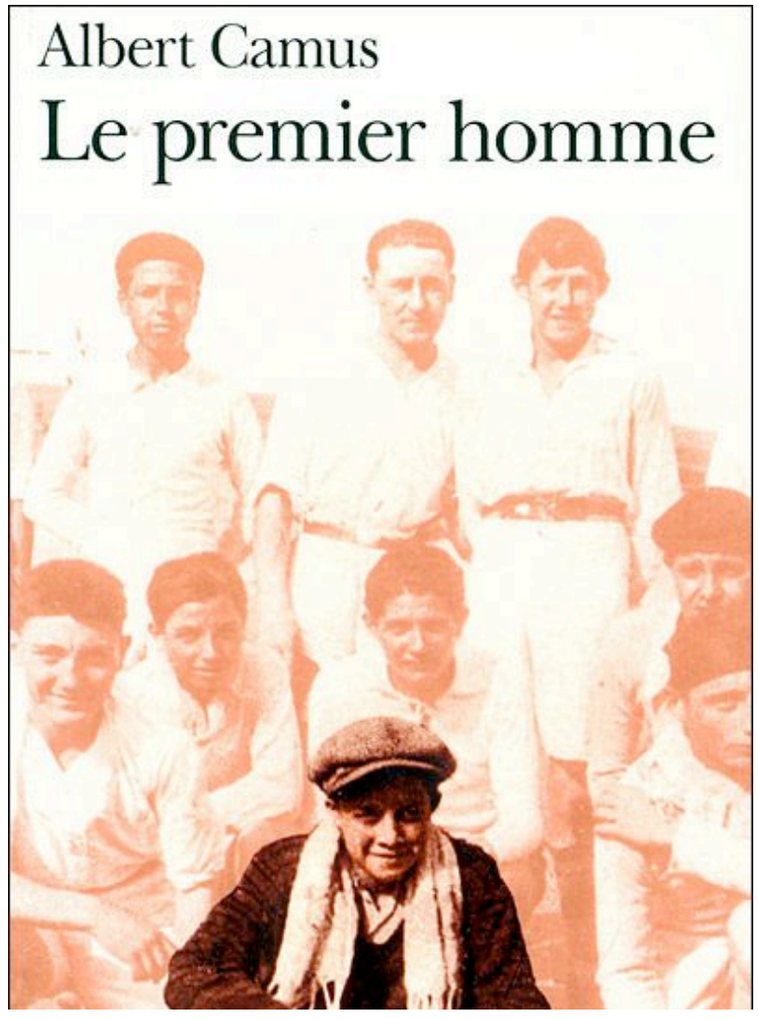






Un essai philosophique, un roman (publiés en 1942), une pièce de théâtre (1943) : trois œuvres pour dire l'absurde de la condition humaine.



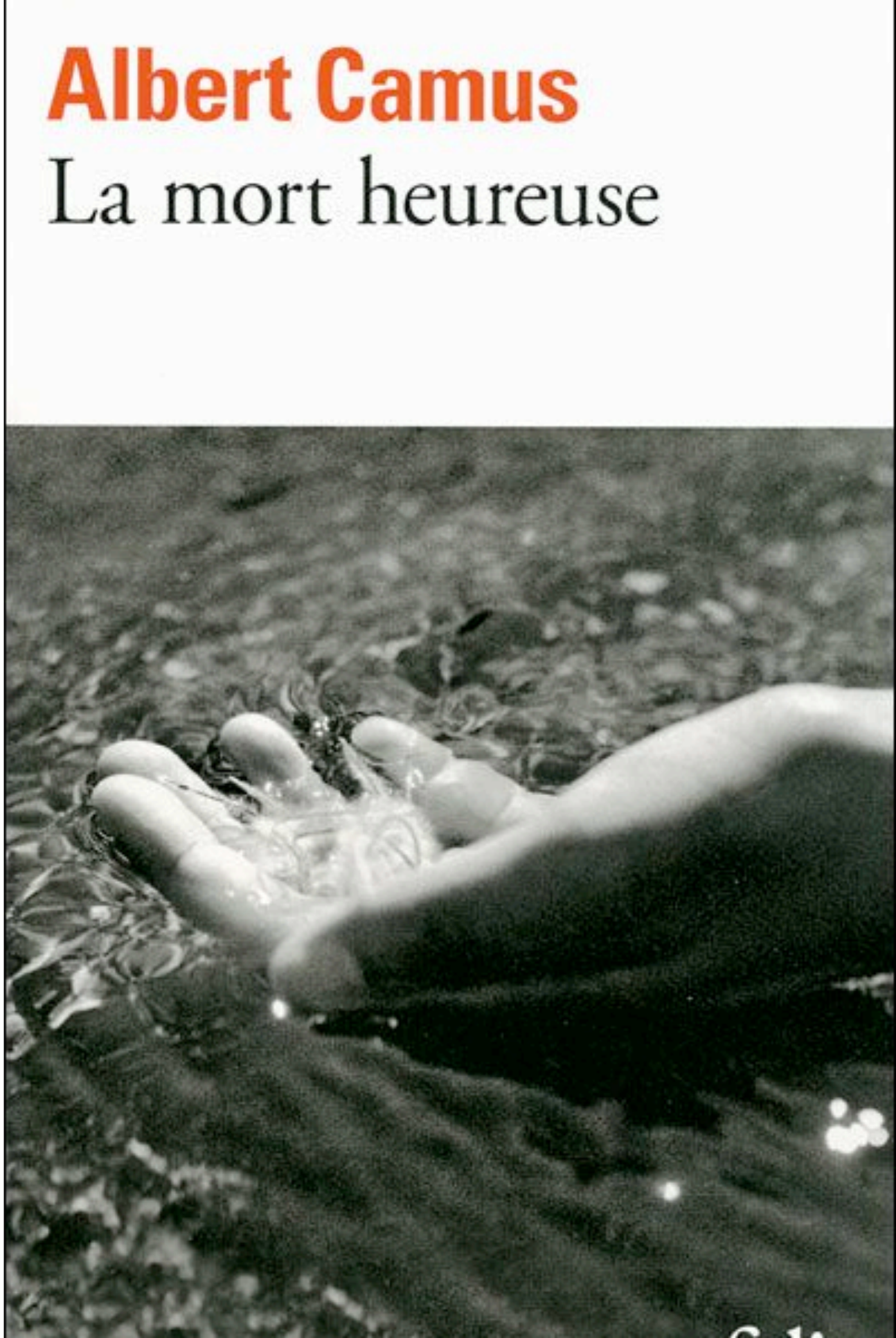


Entre autres livres, trois romans : *La peste* (1947), *La chute* (1956), *Le premier homme* (1994).
Non représentée ici, la pièce *Les Justes* (1949).

L'Étranger : analyse du titre

L'Étranger, genèse du titre

- *Meursault*
- *La pudeur*
- *Un homme libre*
- *Un homme heureux*
- *Un homme pas comme les autres*
- (*La mort heureuse* : texte inabouti, considéré comme un arrière-texte du roman)



RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. TÉLÉGRAMME POSTES ET TÉLÉGRAPHES.

MESSIEURS ARBELOT VILAIN 35

RUE DUBAC PARIS 6

LE PORT EST GRATUIT

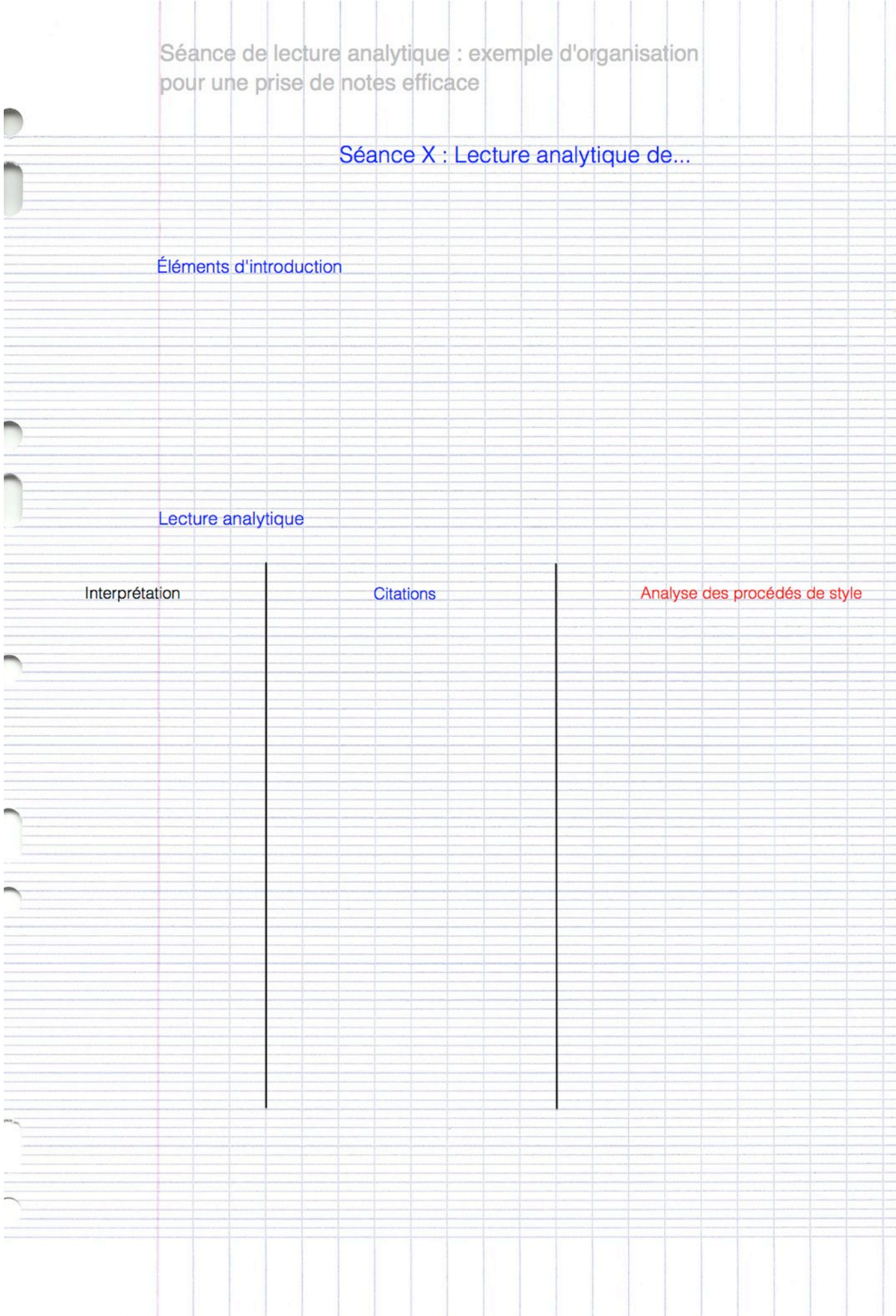
A DÉCHIRER

Séance 6

Lecture analytique de l'incipit

Pour une prise de notes efficace

- Organisez-vous à l’aide de codes couleur...
- et/ou du tableau I (Interprétation), C (Citations), A (Analyse)



Séance de lecture analytique : exemple d'organisation pour une prise de notes efficace

Séance X : Lecture analytique de...

Éléments d'introduction

Lecture analytique

Interprétation	Citations	Analyse des procédés de style

I

Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile : « Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués. » Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier.

L'asile de vieillards est à Marengo, à quatre-vingts kilomètres d'Alger. Je prendrai l'autobus à deux heures et j'arriverai dans l'après-midi. Ainsi, je pourrai veiller et je rentrerai demain soir. J'ai demandé deux jours de congé à mon patron et il ne pouvait pas me les refuser avec une excuse pareille. Mais il n'avait pas l'air content. Je lui ai même dit : « Ce n'est pas de ma faute. » Il n'a pas répondu. J'ai pensé alors que je n'aurais pas dû lui dire cela. En somme, je n'avais pas à m'excuser. C'était plutôt à lui de me présenter ses condoléances. Mais il le fera sans doute après-demain, quand il me verra en deuil. Pour le moment, c'est un peu comme si maman n'était pas morte. Après l'enterrement, au contraire, ce sera une affaire classée et tout aura revêtu une allure plus officielle.

J'ai pris l'autobus à deux heures. Il faisait très chaud. J'ai mangé au restaurant, chez Céleste, comme d'habitude. Ils avaient tous beaucoup de peine pour moi et Céleste m'a dit : « On n'a qu'une mère. » Quand je suis parti, ils m'ont accompagné à la porte. J'étais un peu étourdi parce qu'il a fallu que je monte chez Emmanuel pour lui emprunter une cravate noire et un brassard. Il a perdu son oncle, il y a quelques mois.

J'ai couru pour ne pas manquer le départ. Cette hâte, cette course, c'est à cause de tout cela sans doute, ajouté aux cahots, à l'odeur d'essence, à la réverbération de la route et du ciel, que je me suis assoupi. J'ai dormi pendant presque tout le trajet. Et quand je me suis réveillé, j'étais tassé contre un militaire qui m'a souri et qui m'a demandé si je venais de loin. J'ai dit « oui » pour n'avoir plus à parler.

L'asile est à deux kilomètres du village. J'ai fait le chemin à pied. J'ai voulu voir maman tout de suite. Mais le concierge m'a dit qu'il fallait que je rencontre le directeur. Comme il était occupé, j'ai attendu un peu. Pendant tout ce temps, le concierge a parlé et ensuite, j'ai vu le directeur : il m'a reçu dans son bureau. C'est un petit vieux, avec la Légion d'honneur. Il m'a regardé de ses yeux clairs. Puis il m'a serré la main qu'il a gardée si longtemps que je ne savais trop comment la retirer. Il a consulté un dossier et m'a dit : « M^me^ Meursault est entrée ici il y a trois ans. Vous étiez son seul soutien. » J'ai cru qu'il me reprochait quelque chose et j'ai commencé à lui expliquer. Mais il m'a interrompu : « Vous n'avez pas à vous justifier, mon cher enfant. J'ai lu le dossier de votre mère. Vous ne pouviez subvenir à ses besoins. Il lui fallait une garde. Vos salaires sont modestes. Et tout compte fait elle était plus heureuse ici. » J'ai dit : « Oui monsieur le Directeur. » Il a ajouté : « Vous savez, elle avait des amis, des gens de son âge. Elle pouvait partager avec eux des intérêts qui sont d'un autre temps. Vous êtes jeune et elle devait s'ennuyer avec vous. »

C'était vrai. Quand elle était à la maison, maman passait son temps à me suivre des yeux en silence. Dans les premiers jours où elle était à l'asile, elle pleurait souvent. Mais c'était à cause de l'habitude. Au bout de quelques mois, elle aurait pleuré si on l'avait retirée de l'asile. Toujours à cause de l'habitude. C'est un peu pour cela que dans la dernière année je n'y suis presque plus allé. Et aussi parce que cela me prenait mon dimanche – sans compter l'effort pour aller à l'autobus, prendre des tickets et faire deux heures de route.

Albert Camus, *L'Étranger*, première partie,
chapitre I (extrait), 1942.

Méthodologie de la dissertation

Séance en demi-groupe

Qu’est-ce qu’une dissertation ?

Les exigences du jury

Vos méthodes, vos questions

Conseils méthodologiques

Les étapes d'une dissertation réussie

- 1 : Circonscrire le sujet

- 2 : Analyser le sujet pour bâtir une problématique

  De plus en plus, les sujets sont déjà explicités ; ce n'est toutefois pas toujours le cas, et de toute façon, l'analyse demeure indispensable.

- 3 : Bâtir un plan

  ... détaillé : I, I.1, exemple précis à développer pour chaque sous-partie (ici, tel personnage dans tel passage de tel roman)

- 4 : Rédiger

1ère et brève étape : circonscrire le sujet

Exemple d’énoncé :

Le personnage de roman doit-il éprouver des sentiments passionnés pour intéresser le lecteur ?

1ère et brève étape : circonscrire le sujet

Exemple d’énoncé :

Le personnage de roman doit-il éprouver des sentiments passionnés pour intéresser le lecteur ?

Au risque d’enfoncer une porte ouverte, cet énoncé ne concerne QUE le héros de roman. Impossible de s’appuyer sur un autre genre littéraire ici.

2ème étape : analyser le sujet

Exemple d’énoncé :

Le personnage de roman doit-il éprouver des sentiments passionnés pour intéresser le lecteur ?

2ème étape : analyser le sujet

Le personnage de roman doit-il éprouver des sentiments passionnés pour intéresser le lecteur ?

Ce sujet est particulièrement explicite, contrairement à celui portant sur la « réussite » du héros. Révéler l'implicite d'un énoncé est essentiel pour réussir. Ici, la tâche est facilitée : le sujet présuppose uniquement que le personnage de roman éprouve des sentiments. Seule se pose la question de leur degré (cf. étymologie de passion et d'éprouver) et de leur nature (quels sentiments ?).

Dans un énoncé, les termes comptent autant que les mots qui les relient.

---

*Le personnage de roman **doit-il** éprouver des sentiments passionnés pour intéresser le lecteur ?*

« Sentiments passionnés », « intéresser le lecteur » ne posent pas de problème particulier ; il faut cependant les définir, préciser quelles réalités ils recouvrent. Quelle palette et quelle intensité de sentiments convoquer ? Que signifie intéresser le lecteur ?

Mais le verbe **devoir** doit retenir notre attention tout autant, sinon plus. Si le personnage n’est pas traversé de sentiments passionnés, quid de son rapport au lecteur ? Comment est-il perçu ?

Analyser le sujet, c’est questionner la question. Et en trouver de nouvelles qui en découlent.

Le personnage de roman doit-il éprouver des sentiments passionnés pour intéresser le lecteur ?

- S’il intéresse le lecteur grâce aux sentiments passionnés qu’il éprouve, de quels sentiments parle-t-on ?

- Tous les sentiments passionnés éprouvés par le personnage sont-ils susceptibles d’intéresser le lecteur ? Ont-ils tous la même « efficacité » ?

- S’attirer la sympathie du lecteur, est-ce l’intéresser ? Et lui paraître abject ?

- S’il n’éprouve pas de sentiments passionnés, le personnage peut-il encore intéresser le lecteur ? Si oui, grâce à quoi ?

Analyser le sujet, c’est questionner la question. Et en trouver de nouvelles qui en découlent.

Le personnage de roman doit-il éprouver des sentiments passionnés pour intéresser le lecteur ?

- Intéresser le lecteur, est-ce lui offrir un modèle, un idéal, lui permettre une identification provisoire, le temps de la lecture, à même de le faire s’évader ?
- Est-ce lui faire vivre par procuration des aventures qu’il ne vivra jamais ?
- Lui offrir une conscience de papier bien différente de la sienne, à même de remettre certaines de ses idées en question ?
- Lui révéler des choses qu’il ne connaissait pas sur l’homme ?
- Lui faire découvrir un pan d’histoire des mentalités, à travers des sentiments dont l’expression a évolué (on n’aime plus comme au temps de la princesse de Clèves) ?

La « forme » doit toujours être présente à l'esprit : comment naît notre intérêt pour tel personnage ?

Le personnage de roman doit-il éprouver des sentiments passionnés pour intéresser le lecteur ?

- S'il intéresse le lecteur grâce aux sentiments passionnés qu'il éprouve, de quels sentiments parle-t-on, et comment le roman les met-il en scène ? Amour, haine, jalousie, ambition... Quels exemples ? Comment naît alors l'intérêt du lecteur grâce à la mise en scène particulière de ces sentiments ?

- Tous les sentiments passionnés éprouvés par le personnage sont-ils susceptibles d'intéresser le lecteur ? Ont-ils tous la même « efficacité » ? Peut-on aimer un personnage rendu détestable du fait de ce qu'il éprouve ? Si oui, pourquoi ?

Dès cette étape, les exemples doivent surgir : pensez à partir de votre bibliothèque.

- S'il intéresse le lecteur grâce aux sentiments passionnés qu'il éprouve, de quels sentiments parle-t-on ? Amour, haine, jalousie, ambition... Quels exemples ? Comment naît alors l'intérêt du lecteur ?

- Julien Sorel, sans cesse partagé entre haine, jalousie, désir de vengeance, calcul froid et hypocrite... est un personnage profondément « humain » et riche.

- Tous les sentiments passionnés éprouvés par le personnage sont-ils susceptibles d'intéresser le lecteur ? Ont-ils tous la même « efficacité » ? Peut-on aimer un personnage rendu détestable du fait de ce qu'il éprouve ? Exemple ? Pourquoi ?

- Jean-Baptiste Grenouille révèle l'horreur qui est en l'homme (et nous instruit ainsi).

Dès cette étape, les exemples doivent surgir : pensez à partir de votre bibliothèque.

- S’il éprouve des sentiments passionnés mais effrayants, le personnage peut-il nous intéresser, et pourquoi ?
  La littérature regorge de personnages immoraux, repoussants : leurs créateurs pensent manifestement qu’ils peuvent intéresser le lecteur. Si oui, comment naît cet intérêt ?

- S’il n’éprouve pas de sentiments passionnés, le personnage peut-il encore intéresser le lecteur ? Si oui, grâce à quoi ? De quoi le personnage est-il fait, en dehors de ses sentiments, qui soit susceptible d’intéresser le lecteur ?... Comment naît cet intérêt ?

- Georges Duroy, à part l’arrivisme et l’ambition, n’a guère de passion... En quoi cette incarnation de l’ambition est-elle intéressante ?

- Bardamu, un personnage cynique, lâche... mais qui nous ressemble un peu.

- Meursault ne semble pas éprouver de sentiment... tout court. N’est-ce pas cela même qui révèle une vision mystérieuse et originale de l’existence, à même de nous intéresser ?

- Le héros de D. Daeninckx, Cadin, est un policier blasé. Quel intérêt présente-t-il alors ? La peinture de sa déchéance le rend attachant, par exemple.

3ème étape : Bâtir un plan

- Deux principes : équilibre et crescendo.

- Une astuce : poser les questions essentielles en commençant par « Pour quelle(s) raison(s) ?

3ème étape : Bâtir un plan

I. Pour quelle(s) raison(s) un personnage qui éprouve des sentiments passionnés peut-il intéresser le lecteur ?

II. Pour quelle(s) raison(s) un personnage dépourvu de sentiments passionnés peut-il intéresser le lecteur ?

III. Pour quelle(s) raison(s) le personnage de roman peut-il intéresser le lecteur, en dehors des sentiments qu'il éprouve (et qui justifieraient de ce fait une réponse plutôt négative en conclusion) ?

4ème étape : Rédiger (le squelette)

- Une astuce au brouillon : préparer le squelette du devoir. Chaque phrase introductive de partie (plutôt qu'un intitulé statique) et de sous-partie sera rédigée à l'avance, avec les connecteurs logiques utiles.

4ème étape : Rédiger (le squelette)

[Idée directrice du I] Examinons en premier lieu les raisons pour lesquelles le personnage de roman, lorsqu'il éprouve des sentiments passionnés, est particulièrement à même d'intéresser le lecteur : **[<u>idéalement</u>, annonce des sous-parties]** de tels sentiments favorisent l'illusion référentielle, permettent une identification avec le héros et donnent envie de lire le récit.

... **[Idée directrice du I, 1]** Premièrement, un héros traversé de sentiments passionnés donne vraiment l'air d'exister et de ressembler à une personne.

... **[Idée directrice du I, 2]** De surcroît, découvrir des sentiments passionnés chez le héros favorise l'identification avec lui.

... **[Idée directrice du I, 3]** Enfin, de tels sentiments dynamisent l'action et donnent envie de poursuivre la lecture.

4ème étape : Rédiger (le reste du corps)

[Idée directrice du I, 1] Premièrement, un héros traversé de sentiments passionnés donne vraiment l'air d'exister et de ressembler à une personne. **[Développement de l'argument]** Ses sentiments lui donnent une certaine profondeur psychologique qui le rapprochent de l'être humain, bien qu'il soit un être de papier. Dès lors, quand ils sont passionnés, portés à incandescence, les sentiments animent le personnage dans l'imagination du lecteur. **[Développement d'un exemple précis]** Ainsi de Julien Sorel dans *Le Rouge et le Noir*. Dans la première partie du roman, un sentiment de devoir, fait d'orgueil et d'aspiration à un idéal hérité du modèle chevaleresque, le pousse à séduire Madame de Rênal, sans qu'il soit pour lui question d'amour encore. C'est l'ambition qui le dévore et le rend d'autant plus intéressant que ce sentiment étouffe sa sensibilité : il interprète plus ou moins bien les réactions de la mère de ses élèves. Et c'est seulement après que l'amour le gagne. Cette succession de sentiments exacerbés, cet entremêlement de passions parfois contradictoires le rendent à la fois singulier, vraisemblable et très humain. **[Conclusion et transition vers I, 2]** Les sentiments passionnés donnent donc de la chair au personnage et favorisent l'illusion référentielle ; mais ce rapprochement avec le lecteur va plus loin.

En effet, découvrir de tels sentiments chez le héros permet de s'identifier aisément à lui. **[Idée directrice du I, 2]**

4ème étape : Rédiger (l'introduction)

[Amorce : pensez à partir d'un terme du sujet] *Persona* : le mot latin à l'origine du terme *personnage* signifie masque, personnage fictif, et vient du verbe personare, « parler à travers ». L'étymologie nous rappelle que le personnage est un être imaginaire. Cependant, le romancier lui prête des sentiments, puisque c'est de l'homme qu'il est question à travers lui. Il convient donc de s'interroger sur le rôle joué par ces émotions. **[Énoncé du sujet]** Le personnage de roman doit-il éprouver des sentiments passionnés pour intéresser le lecteur ? **[Explicitation, problématisation du sujet]** Une telle question incite à examiner les différents sentiments éprouvés par les personnages, leur nature, leur intensité, en lien avec les effets qu'ils produisent sur le lecteur. Elle laisse également ouverte la possibilité qu'un personnage nous intéresse, même s'il n'éprouve aucun sentiment passionné : comment y parviendrait-il alors ? **[Annonce du plan]** En premier lieu, nous verrons pourquoi et comment un personnage qui éprouve des sentiments passionnés peut susciter notre intérêt. Puis nous nous demanderons si un héros dépourvu de tels sentiments demeure intéressant. Enfin, nous serons amenés, dans un troisième temps, à mettre au jour les ressorts qui peuvent rendre un personnage passionnant, quels que soient les sentiments que lui prête le romancier.

4ème étape : Rédiger (la conclusion)

[Bilan de chaque partie] En conclusion, nous avons vu qu'un personnage aux prises avec des sentiments passionnés était particulièrement propre à susciter l'intérêt du lecteur. Néanmoins, qu'un héros en soit dépourvu peut également se révéler passionnant. En réalité, en dehors des sentiments que lui prête le romancier, le personnage dispose de nombreux atouts pour nous séduire. **[Bilan synthétique : réponse à la question posée en introduction]** Il n'est donc pas impératif qu'il éprouve des sentiments passionnés pour nous intéresser. **[Ouverture : pensez à une notion présente dans le sujet, ici l'intérêt du lecteur, et ouvrez la perspective]** Le plaisir et l'intérêt de lire un roman résident peut-être d'ailleurs dans la nature paradoxale du personnage, capable d'être à la fois proche et infiniment différent du lecteur que nous sommes.

Idées...

Idées pour III : personnage symbole, allégorie ; personnage porte-parole de l'auteur ; personnage «fonction» (double d'un autre dans un système) ; personnage lecteur (Calvino ; la chute ; Butor)

Séance 7

Lecture analytique n°2 :
Meursault, Marie et les autres

J'ai bien travaillé toute la semaine, Raymond est venu et m'a dit qu'il avait envoyé la lettre. Je suis allé au cinéma deux fois avec Emmanuel qui ne comprend pas toujours ce qui se passe sur l'écran. Il faut alors lui donner des explications. Hier, c'était samedi et Marie est venue, comme nous en étions convenus. J'ai eu très envie d'elle parce qu'elle avait une belle robe à raies rouges et blanches et des sandales de cuir. On devinait ses seins durs et le brun du soleil lui faisait un visage de fleur. Nous avons pris un autobus et nous sommes allés à quelques kilomètres d'Alger, sur une plage resserrée entre des rochers et bordée de roseaux du côté de la terre. Le soleil de quatre heures n'était pas trop chaud, mais l'eau était tiède, avec de petites vagues longues et paresseuses. Marie m'a appris un jeu. Il fallait, en nageant, boire à la crête des vagues, accumuler dans sa bouche toute l'écume et se mettre ensuite sur le dos pour la projeter contre le ciel. Cela faisait alors une dentelle mousseuse qui disparaissait dans l'air ou me retombait en pluie tiède sur le visage. Mais au bout de quelque temps, j'avais la bouche brûlée par l'amertume du sel. Marie m'a rejoint alors et s'est collée à moi dans l'eau. Elle a mis sa bouche contre la mienne. Sa langue rafraîchissait mes lèvres et nous nous sommes roulés dans les vagues pendant un moment.

Quand nous nous sommes rhabillés sur la plage, Marie me regardait avec des yeux brillants. Je l'ai embrassée. À partir de ce moment, nous n'avons plus parlé. Je l'ai tenue contre moi et nous avons été pressés de trouver un autobus, de rentrer, d'aller chez moi et de nous jeter sur mon lit. J'avais laissé ma fenêtre ouverte et c'était bon de sentir la nuit d'été couler sur nos corps bruns.

Ce matin, Marie est restée et je lui ai dit que nous déjeunerions ensemble. Je suis descendu pour acheter de la viande. En remontant, j'ai entendu une voix de femme dans la chambre de Raymond. Un peu après, le vieux Salamano a grondé son chien, nous avons entendu un bruit de semelles et de griffes sur les marches en bois de l'escalier et puis : « Salaud, charogne », ils sont sortis dans la rue. J'ai raconté à Marie l'histoire du vieux et elle a ri. Elle avait un de mes pyjamas dont elle avait retroussé les manches. Quand elle a ri, j'ai eu encore envie d'elle. Un moment après, elle m'a demandé si je l'aimais. Je lui ai répondu que cela ne voulait rien dire, mais qu'il me semblait que non. Elle a eu l'air triste. Mais en préparant le déjeuner, et à propos de rien, elle a encore ri de telle façon que je l'ai embrassée. C'est à ce moment que les bruits d'une dispute ont éclaté chez Raymond.

On a d'abord entendu une voix aiguë de femme et puis Raymond qui disait : « Tu m'as manqué, tu m'as manqué. Je vais t'apprendre à me manquer. » Quelques bruits sourds et la femme a hurlé, mais de si terrible façon qu'immédiatement le palier s'est empli de monde. Marie et moi nous sommes sortis aussi. La femme criait toujours et Raymond frappait toujours. Marie m'a dit que c'était terrible et je n'ai rien répondu. Elle m'a demandé d'aller chercher un agent, mais je lui ai dit que je n'aimais pas les agents. Pourtant, il en est arrivé un avec le locataire du deuxième qui est plombier. Il a frappé à la porte et on n'a plus rien entendu. Il a frappé plus fort et au bout d'un moment, la femme a pleuré et Raymond a ouvert. Il avait une cigarette à la bouche et l'air doucereux. La fille s'est précipitée à la porte et a déclaré à l'agent que Raymond l'avait frappée. « Ton nom », a dit l'agent. Raymond a répondu. « Enlève ta cigarette de la bouche quand tu me parles », a dit l'agent. Raymond a hésité, m'a regardé et a tiré sur sa cigarette. À ce moment, l'agent l'a giflé à toute volée d'une claque épaisse et lourde, en pleine joue. La cigarette est tombée quelques mètres plus loin. Raymond a changé de visage, mais il n'a rien dit sur le moment et puis il a demandé d'une voix humble s'il pouvait ramasser son mégot. L'agent a déclaré qu'il le pouvait et il a ajouté : « Mais la prochaine fois, tu sauras qu'un agent n'est pas un guignol. » Pendant ce temps, la fille pleurait et elle a répété « Il m'a tapée. C'est un maquereau. » - « Monsieur l'agent, a demandé alors Raymond, c'est dans la loi, ça, de dire maquereau à un homme ? » Mais l'agent lui a ordonné « de fermer sa gueule ». Raymond s'est alors retourné vers la fille et il lui a dit : « Attends, petite, on se retrouvera. » L'agent lui a dit de fermer ça, que la fille devait partir et lui rester dans sa chambre en attendant d'être convoqué au commissariat. Il a ajouté que Raymond devrait avoir honte d'être soûl au point de trembler comme il le faisait. À ce moment, Raymond lui a expliqué : « Je ne suis pas soûl, mon- sieur l'agent. Seulement, je suis là, devant vous, et je tremble, c'est forcé. » Il a fermé sa porte et tout le monde est parti. Marie et moi avons fini de préparer le déjeuner. Mais elle n'avait pas faim, j'ai presque tout mangé. Elle est partie à une heure et j'ai dormi un peu.

Séance 8

Lecture analytique n°3 : La scène du meurtre

Dès qu'il m'a vu, il s'est soulevé un peu et a mis la main dans sa poche. Moi, naturellement, j'ai serré le revolver de Raymond dans mon veston. Alors de nouveau, il s'est laissé aller en arrière, mais sans retirer la main de sa poche. J'étais assez loin de lui, à une dizaine de mètres. Je devinais son regard par instants, entre ses paupières mi-closes. Mais le plus souvent, son image dansait devant mes yeux, dans l'air enflammé. Le bruit des vagues était encore plus paresseux, plus étale qu'à midi. C'était le même soleil, la même lumière sur le même sable qui se prolongeait ici. Il y avait déjà deux heures que la journée n'avançait plus, deux heures qu'elle avait jeté l'ancre dans un océan de métal bouillant. À l'horizon, un petit vapeur est passé et j'en ai deviné la tache noire au bord de mon regard, parce que je n'avais pas cessé de regarder l'Arabe.

J’ai pensé que je n’avais qu’un demi-tour à faire et ce serait fini. Mais toute une plage vibrante de soleil se pressait derrière moi. J’ai fait quelques pas vers la source. L’Arabe n’a pas bougé. Malgré tout, il était encore assez loin. Peut-être à cause des ombres sur son visage, il avait l’air de rire. J’ai attendu. La brûlure du soleil gagnait mes joues et j’ai senti des gouttes de sueur s’amasser dans mes sourcils. C’était le même soleil que le jour où j’avais enterré maman et, comme alors, le front surtout me faisait mal et toutes ses veines battaient ensemble sous la peau. À cause de cette brûlure que je ne pouvais plus supporter, j’ai fait un mouvement en avant. Je savais que c’était stupide, que je ne me débarrasserais pas du soleil en me déplaçant d’un pas. Mais j’ai fait un pas, un seul pas en avant. Et cette fois, sans se soulever, l’Arabe a tiré son couteau qu’il m’a présenté dans le soleil. La lumière a giclé sur l’acier et c’était comme une longue lame étincelante qui m’atteignait au front. Au même instant, la sueur amassée dans mes sourcils a coulé d’un coup sur les paupières et les a recouvertes d’un voile tiède et épais. Mes yeux étaient aveuglés derrière ce rideau de larmes et de sel. Je ne sentais plus que les cymbales du soleil sur mon front et, indistinctement, le glaive éclatant jailli du couteau toujours en face de moi. Cette épée brûlante rongeait mes cils et fouillait mes yeux douloureux. C’est alors que tout a vacillé. La mer a charrié un souffle épais et ardent. Il m’a semblé que le ciel s’ouvrait sur toute son étendue pour laisser pleuvoir du feu. Tout mon être s’est tendu et j’ai crispé ma main sur le revolver. La gâchette a cédé, j’ai touché le ventre poli de la crosse et c’est là, dans le bruit à la fois sec et assourdissant que tout a commencé. J’ai secoué la sueur et le soleil. J’ai compris que j’avais détruit l’équilibre du jour, le silence exceptionnel d’une plage où j’avais été heureux. Alors, j’ai tiré encore quatre fois sur un corps inerte où les balles s’enfonçaient sans qu’il y parût. Et c’était comme quatre coups brefs que je frappais sur la porte du malheur.

Séance 9

Lecture analytique n°4 : La plaidoirie de l’avocat

L'après-midi, les grands ventilateurs brassaient toujours l'air épais de la salle et les petits éventails multicolores des jurés s'agitaient tous dans le même sens. La plaidoirie de mon avocat me semblait ne devoir jamais finir. À un moment donné, cependant, je l'ai écouté parce qu'il disait : « Il est vrai que j'ai tué. » Puis il a continué sur ce ton, disant « je » chaque fois qu'il parlait de moi. J'étais très étonné. Je me suis penché vers un gendarme et je lui ai demandé pourquoi. Il m'a dit de me taire et, après un moment, il a ajouté : « Tous les avocats font ça. » Moi, j'ai pensé que c'était m'écarter encore de l'affaire, me réduire à zéro et, en un certain sens, se substituer à moi. Mais je crois que j'étais déjà très loin de cette salle d'audience. D'ailleurs, mon avocat m'a semblé ridicule. Il a plaidé la provocation très rapidement et puis lui aussi a parlé de mon âme. Mais il m'a paru qu'il avait beaucoup moins de talent que le procureur. « Moi aussi, a-t-il dit, je me suis penché sur cette âme, mais, contrairement à l'éminent représentant du ministère public, j'ai trouvé quelque chose et je puis dire que j'y ai lu à livre ouvert. » Il y avait lu que j'étais un honnête homme, un travailleur régulier, infatigable, fidèle à la maison qui l'employait, aimé de tous et compatissant aux misères d'autrui. Pour lui, j'étais un fils modèle qui avait soutenu sa mère aussi longtemps qu'il l'avait pu. Finalement j'avais espéré qu'une maison de retraite donnerait à la vieille femme le confort que mes moyens ne me permettaient pas de lui procurer. « Je m'étonne, Messieurs, a-t-il ajouté, qu'on ait mené si grand bruit autour de cet asile. Car enfin, s'il fallait donner une preuve de l'utilité et de la grandeur de ces institutions, il faudrait bien dire que c'est l'État lui-même qui les subventionne. » Seulement, il n'a pas parlé de l'enterrement et j'ai senti que cela manquait dans sa plaidoirie. Mais à cause de toutes ces longues phrases, de toutes ces journées et ces heures interminables pendant lesquelles on avait parlé de mon âme, j'ai eu l'impression que tout devenait comme une eau incolore où je trouvais le vertige.

À la fin, je me souviens seulement que, de la rue et à travers tout l'espace des salles et des prétoires, pendant que mon avocat continuait à parler, la trompette d'un marchand de glace a résonné jusqu'à moi. J'ai été assailli des souvenirs d'une vie qui ne m'appartenait plus, mais où j'avais trouvé les plus pauvres et les plus tenaces de mes joies : des odeurs d'été, le quartier que j'aimais, un certain ciel du soir, le rire et les robes de Marie. Tout ce que je faisais d'inutile en ce lieu m'est alors remonté à la gorge et je n'ai eu qu'une hâte, c'est qu'on en finisse et que je retrouve ma cellule avec le sommeil. C'est à peine si j'ai entendu mon avocat s'écrier, pour finir, que les jurés ne voudraient pas envoyer à la mort un travailleur honnête perdu par une minute d'égarement et demander les circonstances atténuantes pour un crime dont je traînais déjà, comme le plus sûr de mes châtiments, le remords éternel. La cour a suspendu l'audience et l'avocat s'est assis d'un air épuisé. Mais ses collègues sont venus vers lui pour lui serrer la main. J'ai entendu : « Magnifique, mon cher. » L'un d'eux m'a même pris à témoin : « Hein ? » m'a-t-il dit. J'ai acquiescé, mais mon compliment n'était pas sincère, parce que j'étais trop fatigué.

Séance 10

Lecture analytique n°5 :
La fin du roman (l’explicit)

Lui parti, j'ai retrouvé le calme. J'étais épuisé et je me suis jeté sur ma couchette. Je crois que j'ai dormi parce que je me suis réveillé avec des étoiles sur le visage. Des bruits de campagne montaient jusqu'à moi. Des odeurs de nuit, de terre et de sel rafraîchissaient mes tempes. La merveilleuse paix de cet été endormi entrait en moi comme une marée. À ce moment, et à la limite de la nuit, des sirènes ont hurlé. Elles annonçaient des départs pour un monde qui maintenant m'était à jamais indifférent. Pour la première fois depuis bien longtemps, j'ai pensé à maman. Il m'a semblé que je comprenais pourquoi à la fin d'une vie elle avait pris un « fiancé », pourquoi elle avait joué à recommencer. Là-bas, là-bas aussi, autour de cet asile où des vies s'éteignaient, le soir était comme une trêve mélancolique. Si près de la mort, maman devait s'y sentir libérée et prête à tout revivre. Personne, personne n'avait le droit de pleurer sur elle. Et moi aussi, je me suis senti prêt à tout revivre. Comme si cette grande colère m'avait purgé du mal, vidé d'espoir, devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles, je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde. De l'éprouver si pareil à moi, si fraternel enfin, j'ai senti que j'avais été heureux, et que je l'étais encore. Pour que tout soit consommé, pour que je me sente moins seul, il me restait à souhaiter qu'il y ait beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution et qu'ils m'accueillent avec des cris de haine.